

Emilienne
MALFATTO

Irak :
Cent jours de *thawra*

Iraq:
One Hundred days
of Thawra

Irak: Cent jours de *thawra*

Janvier 2020. En définitive, mes amis irakiens avaient tort. C'est la première pensée qui me vient en arrivant à Bagdad après quelques semaines d'absence. Depuis des années, ils avaient cette seule formule pour évoquer l'avenir : « *Ici, il n'y a pas de futur, pas d'espoir, pas de changement possibles.* » Or l'actualité semble les prendre en défaut : en octobre 2019, la société civile a commencé à se soulever en masse contre le système. C'est la *thawra*, la révolution, selon le terme des manifestants.

Inouï, alors que la société semblait comme engourdie après des années, des décennies de violences : dictature, invasion, guerre civile, attentats, enlèvements, prévarication, oppression au nom de l'État ou de la religion.

La contestation dure depuis près de cent jours. Il ne s'agit pas de protester contre un gouvernement, un Premier ministre, une situation ponctuelle et précise, mais bien de tenter de mettre à bas le système dysfonctionnel, corrompu – pour ne pas dire pourri – et gangrené par les ingérences étrangères.

Bien sûr, en face, le système n'a aucune intention de se laisser renverser. Jour après jour, les hommes en uniforme répriment la contestation. À coups, notamment, de grenades lacrymogènes dites « brise-crâne », ces cylindres de métal terriblement lourds qui, comme leur nom l'indique, peuvent transpercer un crâne. En janvier 2020, selon Amnesty International, la répression avait fait plus de six cents morts à travers le pays. Principalement des hommes jeunes, très jeunes, issus des milieux populaires, car c'est la révolte des pauvres. Une génération qui a grandi à l'ombre de l'invasion américaine de

2003, puis de la guerre civile et enfin du spectre de Daech. Dont les perspectives d'avenir sont un chômage endémique, des services publics quasi inexistantes et une société sclérosée, enlisée dans sa peur, ses clivages communautaires et son népotisme éhonté. Ils disent n'avoir plus rien à perdre et semblent sincères quand ils se déclarent « prêts à mourir » – la réalité leur donne parfois raison.

Et dans le même temps, cette révolution a quelque chose de terriblement naïf. Sur les rives du Tigre, les murs en T, symboles de la peur des attentats, ont été peints de toutes les couleurs. Place Tahrir, des *révoltés* délaissent leurs cocktails molotov pour nourrir des chiots abandonnés.

Certains ne se font pas d'illusions sur l'avenir du mouvement : « *Regarde la révolution en Égypte, en Syrie, comment ça a tourné* », me dit un jeune homme. Mais ces mois, ces semaines, ces jours de liberté sont toujours ça de gagné. Ces heures où les murs anti-attentats furent peints en rose ont laissé entrevoir la *possibilité* d'une autre société, d'un autre futur. La possibilité suffit-elle à tout changer ? Je me souviens de l'un de mes amis, Abbas, âgé de vingt ans, qui me disait crûment, froidement : « *L'Irak est le pays de la mort. Il n'y a pas d'avenir possible.* » Aujourd'hui, pour la première fois depuis que je connais l'Irak, j'ai l'impression que la résignation mortifère a enfin laissé place à de la rage, à de l'espoir. J'espère que Abbas, lui aussi, avait tort.

Emilienne Malfatto

Iraq: One Hundred days of *Thawra*

January 2020.

It turned out that my Iraqi friends were wrong. That was my first thought when I got back to Baghdad after a few weeks away. For years, they had only had one way of talking about the future: *“There is no future here, no hope, and no prospect of things ever changing.”* But the current situation now seems to be proving them wrong.

In October 2019, a popular uprising by civil society emerged in protest against the government; as the protesters say it is the *thawra*, the revolution. It is quite extraordinary for this to have occurred at a time when society seemed numbed by years or rather decades of violence: dictatorship, invasion, civil war, terrorist attacks, kidnappings, lies, corruption, and oppression, all in the name of the State or religion. The movement had been going on for nearly a hundred days, and it was not just a matter of protesting against a government, a Prime Minister or a situation at a specific point in time, but rather an attempt to bring down a dysfunctional and corrupt system, rotten from within, attacked by the gangrene of interference by foreign powers.

The protesters were, of course, up against a system that had no intention of yielding. The crackdown was relentless, day after day, with men in uniform, some wielding tear gas canisters used as grenades that pierced the skulls of protesters. According to Amnesty International, by January 2020, the crackdown had left more than 600 dead across the country. Most of the victims were young men, very young men, from poor backgrounds, for it was the poor who were rebelling. This is the generation that grew up with tales of the American invasion in 2003, followed by the civil war, and then ISIS.

They had no prospects, just a society at a standstill, with no properly functioning public services and endemic unemployment, a society stricken with fear, divided between different communities, with crass nepotism prevailing. They say they have nothing more to lose, stating, with apparent sincerity, that they are willing to die. Alas, they have sometimes been proven right.

Their “revolution” seems dreadfully ingenuous. There on the banks of the Tigris, the T walls epitomizing the fear of terrorist attacks have been painted in every color of the rainbow. On Tahrir Square, rebels have set aside their Molotov cocktails to feed stray dogs.

Some have no delusions about the future of the movement: *“Just look at the revolutions in Egypt or Syria, and the way they turned out,”* said one young man. But these past months, weeks or days of freedom are still steps forward. Hours spent painting the T-walls pink offered a glimmer of hope, the prospect of a different society, a different future. But can prospects alone bring about change?

I think of a twenty-year-old friend named Abbas who turned to me and said, coldly, bluntly: *“Iraq is the land of death. There is no prospect of any future.”* Today, for the first time since I came to know Iraq, I have the impression that grim resignation and acceptance of death have faded and been replaced by rage, and hope. I hope that Abbas, too, can be proven wrong.

Emilienne Malfatto



Emilienne Malfatto

Emilienne Malfatto est photojournaliste indépendante. Après des études en France et en Colombie, elle entre à l'Agence France-Presse. En 2014, elle se rend en Irak pour la première fois comme envoyée spéciale de l'AFP. Quelques mois plus tard, elle s'installe en free-lance dans le nord de l'Irak.

Elle vit et travaille aujourd'hui entre le sud de l'Europe, le Moyen-Orient, et parfois l'Amérique latine. Elle s'intéresse principalement aux questions sociales et de post-conflit, tant pour couvrir l'actualité que dans le cadre de projets personnels au long cours. Sa connaissance de l'Irak, sa culture et sa langue, ainsi que le fait d'être une femme lui permettent de documenter des régions difficiles d'accès et des aspects intimes de la société irakienne.

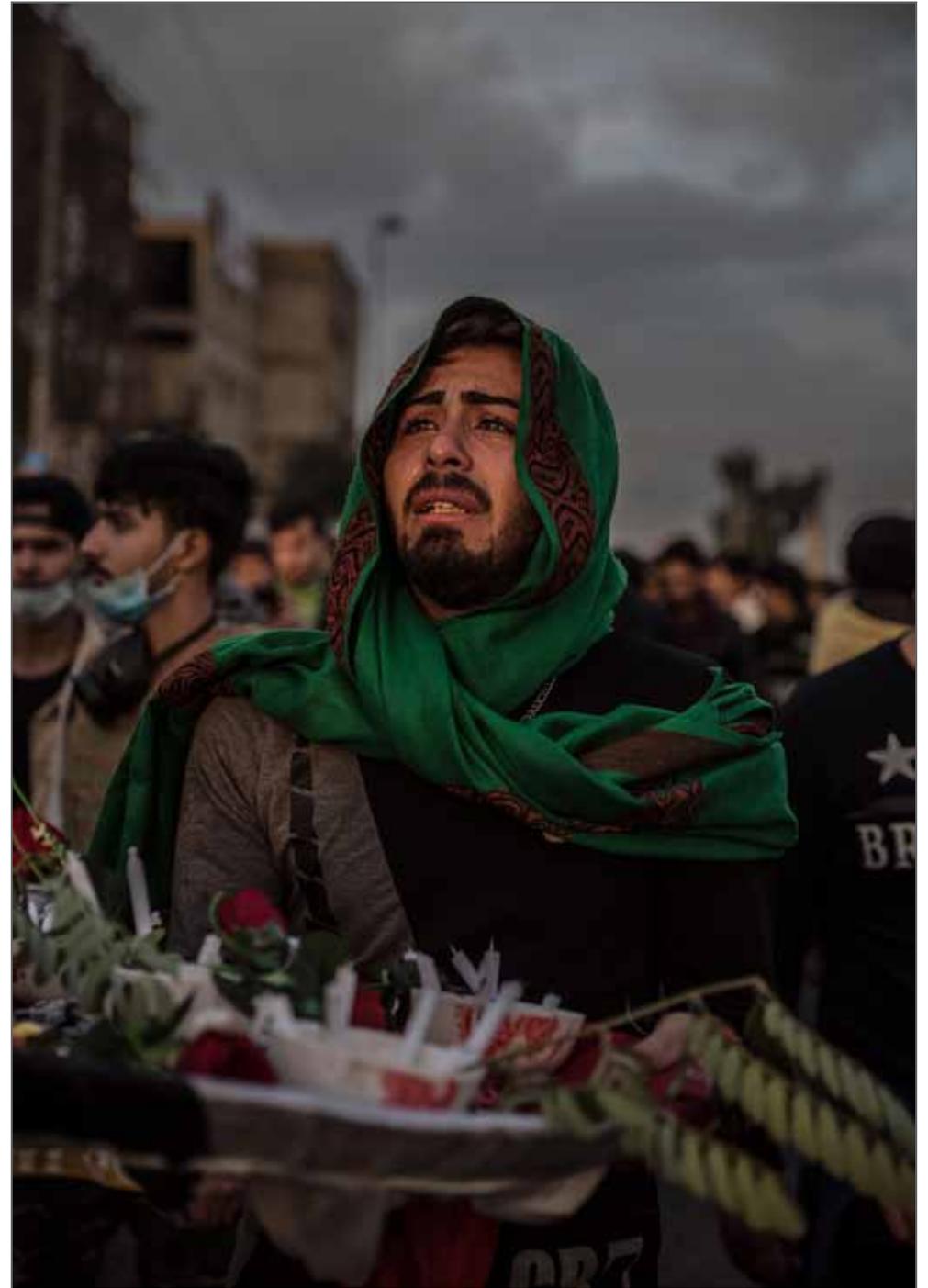


© Kaswar Mustafa

Instagram: [@emiliennemalfatto](https://www.instagram.com/emiliennemalfatto)

Twitter: [@emalfatto](https://twitter.com/emalfatto)

Website: www.emalfatto.com



© Emilienne Malfatto